



D.R.

Dans ce beau livre consacré à l'architecture des églises arméniennes, Rémy Prin cible l'esprit des choses. Une approche inédite. Sortie début avril.

Les pierres et l'âme

Nouvelles d'Arménie Magazine : Vous êtes un mystère. Éclairez-nous. Qu'est-ce qui conduit un habitant du Poitou à s'intéresser aux ruines d'églises les plus secrètes d'Arménie qu'aucun Arménien ne prend la peine de visiter comme celle de Vorotnavank dans le Syounik, ou de Kirants dans le Tavouch ?

Rémy Prin : Sait-on pourquoi on tombe amoureux ? Je me suis intéressé à l'Arménie, en feuilletant par hasard un livre de photos, dans une librairie d'une ville qui s'appelait encore Leningrad. Il y avait ces pierres puissantes, au cœur de paysages grandioses, et ça m'avait fasciné. Quand j'ai voulu découvrir ce patrimoine, il m'a semblé évident d'aller aussi loin que possible dans les campagnes. C'est là que vous pouvez découvrir l'âme d'un peuple. A Kirants, c'est le maire du village qui nous a conduits jusqu'à l'église, on a marché avec lui tout l'après-midi, et au retour, à une fontaine, une famille d'Arméniens qui fêtait l'anniversaire de leur fille de 17 ans nous a invités. On a mangé, parlé et dansé avec eux... Ces moments sont bien sûr inoubliables. Mais surtout, quand vous les vivez, vous tissez des liens d'emblée entre les pierres, l'histoire et le vécu des gens d'aujourd'hui. Le patrimoine, pour moi, plus qu'un objet d'étude, c'est une mémoire poétique, mais qui est nimbée de la présence des hommes, qui est même une voie vers leur culture d'aujourd'hui et vers leur devenir.

NAM : Vous intéressez-vous déjà à l'art roman ? Et peut-on dire que c'est lui qui vous a mis sur la voie des églises arméniennes ?

R. P. : Je vivais déjà depuis plusieurs années à la lisière entre Saintonge et Poitou, où presque chaque village possède une église romane. C'est avec l'art roman que j'ai découvert cette expérience très particulière d'une architecture créée pour le corps, pour faire dialogue avec lui. Et sans doute cela a joué, dans mon désir d'Arménie. Il y a bien des parentés entre les églises romanes et arméniennes, dans la découpe de l'espace, dans les motifs des sculptures, dans les thèmes des images aussi. Et bien des fois en Arménie, je me suis senti comme chez des cousins proches. L'architecture arménienne est bien antérieure à l'art roman, qui fleurit en Europe seulement aux XI^e et XII^e siècles. Les historiens de l'art aujourd'hui pensent qu'il n'y a pas eu de filiation directe, mais vraisemblablement des influences ponctuelles. Car il y a aussi beaucoup de différences. Les édifices arméniens dégagent une intensité exceptionnelle, ils vont pour ainsi dire droit à l'essentiel, créent une rupture presque déchirante entre le dehors et le dedans. L'art roman est moins puissant, mais plus doux peut-être. Ce dialogue entre le même et l'autre m'a beaucoup apporté, y compris dans les manières dont fait sens chaque culture.

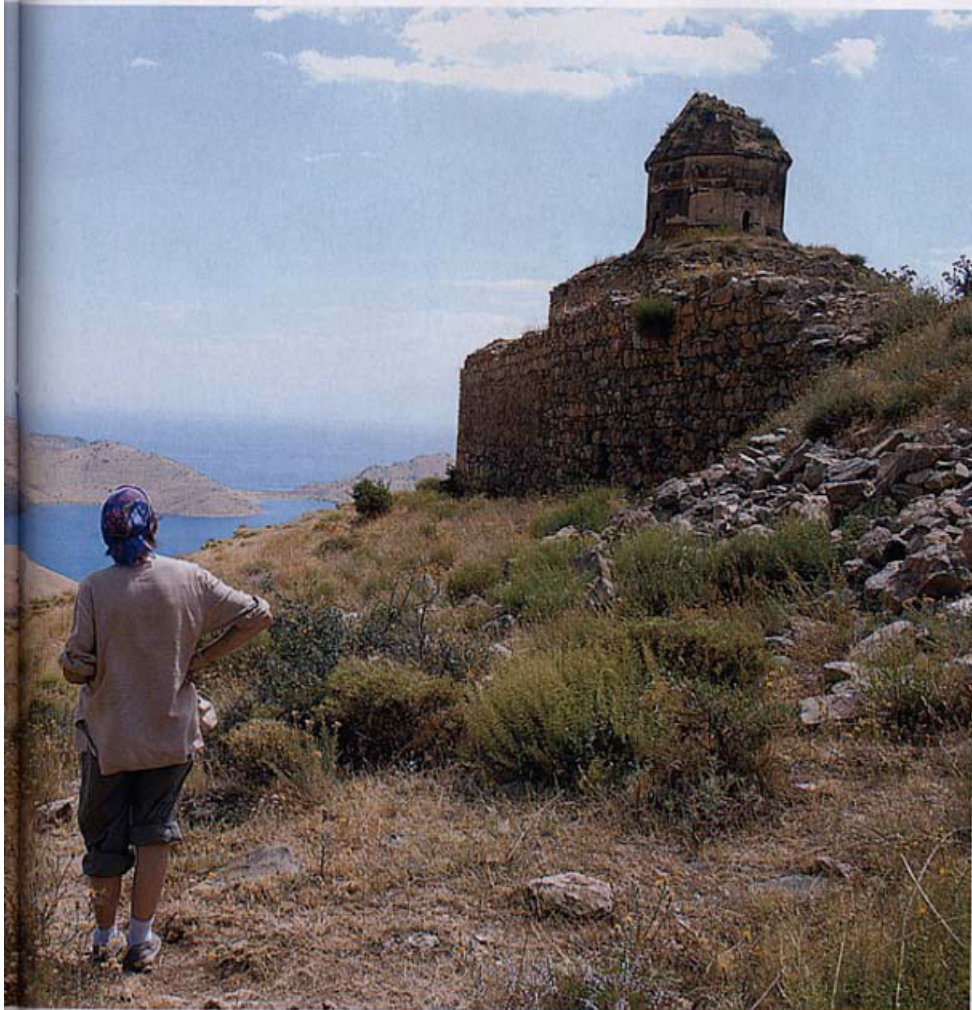


D.R.

NAM : Précisément, qu'est-ce qui caractérise, aux yeux de Rémy Prin, l'architecture des églises arméniennes qu'on ne trouve pas ailleurs ?

R. P. : Le plus marquant, c'est peut-être le modèle sur lequel se fonde l'église arménienne. C'est un modèle qui émerge peu à peu, du V^e au VII^e siècle, dans une période de grande créativité. Les plus anciennes églises (Ererouk par exemple) adoptent le plan basilical (une longue nef avec couverture sans doute en bois), hérité de l'architecture civile romaine ou peut-être des premières églises syriennes. Puis la coupole émerge au sein de grandes églises, comme à la cathédrale de Talin, ou encore à Aroutch. Et puis l'édifice se resserre, se concentre autour de la coupole : l'église devient un lieu d'élévation vers le ciel. Pourquoi ? Sans doute parce que le récit de Grégoire l'Illuminateur cristallise dans

“C'est dans les campagnes que vous pouvez découvrir l'âme d'un peuple”



l'imaginaire arménien, devient réellement fondateur. Grégoire - mais les lecteurs arméniens le savent mieux que moi - qui, avant de convertir le roi Tiridate, a vu cet Être Unique descendre du ciel, frapper le sol d'un marteau d'or, et alors s'est élevée "une coupole de nuages, reposant sur quatre colonnes". L'Occident roman ne dispose pas de cette vision fondatrice : les églises y sont à l'image d'un corps en croix, l'abside pour la tête, le transept pour les bras... Un autre élément très spécifique est la place très singulière que l'Arménie fait à l'image. Entre l'Orient d'un Islam sans images, le monde des entrelacs et des arabesques, et l'Occident où l'image devient prépondérante, l'Arménie se tient à l'écart. Elle invente un art original des motifs (sur les khatchkars par exemple) et laisse une présence modeste, mais réelle, à l'image.

NAM : Pouvez-vous dire en quoi votre livre diffère d'un autre qui aurait comme sujet cette architecture ?

R. P. : Je ne suis pas Arménien, ni même historien ou historien de l'art. Je ne suis qu'un voyageur passionné par quelques cultures du monde et par l'écriture, qui cherche à comprendre et qui questionne. L'idée de ce livre m'est venue là-bas, en Arménie, après deux jours de voyage tout au plus, tant ce que je vivais du patrimoine et des gens me comblait. Le fait de n'avoir aucune légitimité oblige à quelques efforts, par exemple de s'abreuver aux historiens et historiens de l'art que j'ai beaucoup lus, de mêler les voyages dans les territoires et dans les livres. Mais ce que j'écris est peut-être aussi moins formaté. Ce livre tient du récit de voyage, mais aussi d'une interrogation sur la place du patrimoine dans nos sociétés. Et tout autant - enfin je l'espère - d'un travail d'écriture. >>>

A LIRE



Les livres sur l'architecture des églises arméniennes me tombent des mains. Leurs mots savants ont beau faire, ils observent leurs squelettes et oublient ce qui les animait, du temps où elles étaient vivantes, où leurs pierres vibraient sous l'effet des chants liturgiques. Dans ces livres de science, il manque l'explication mystique des découpes, l'évocation religieuse des voussures, ou comment les lignes montent en convergence pour se cristalliser en grâce poétique. Il fallait un œil attentif à l'esprit des choses pour réanimer l'héritage architectural arménien. Un œil à la fois profane et passionné, assez étranger pour rester naïf, assez fou pour tenter des aventures inédites, et surtout amoureux de la langue pour savoir extraire d'une construction désorganisée par le temps et l'histoire, cette quintessence des signes qui ont présidé à sa création. On aura compris en quoi le nouveau livre de Rémy Prin, *Les pierres & l'âme, fragments arméniens* est un livre exceptionnel, qui va permettre au visiteur exigeant de mieux lire les vestiges des églises arméniennes et aux Arméniens d'entrer de plain-pied dans l'esprit même de leur patrimoine, sinon dans la formation de leur identité.

>>> NAM : Pour ce livre, vous avez parcouru l'Arménie, mais aussi la région de Van.

R. P. : Oui, la région de Van et toute la Turquie de l'est, des sites importants comme Ani ou Aghtamar, ou d'autres bien moins fréquentés comme Aprank près d'Erzincan, ou ce monastère des Saintes-Femmes perdu dans les montagnes près de Bahcesaray. Avant d'aller en Arménie, j'avais bien sûr lu quelques livres consacrés au génocide. Mais là-bas, grâce notamment à Sona, la jeune femme arménienne qui nous guidait et faisait l'interprète, j'ai éprouvé plus intimement et plus douloureusement cette déchirure profonde des Arméniens, qui revenait comme un écho lancinant. Rentré en France, il y a eu comme une béance qui est restée ouverte, que l'assassinat de Hrant Dink n'a fait que creuser... Je me suis dit qu'il fallait aussi voir l'autre face du patrimoine arménien, et tenter de comprendre ce qu'il devenait, quelle pouvait être sa place. Même si je savais que ce serait difficile.

NAM : La notion de patrimoine est très importante pour vous. Selon vous, les Arméniens de la diaspora ou d'Arménie entretiennent-ils un rapport étroit avec leur patrimoine architectural religieux ? Que préconisez-vous pour que ce patrimoine ne sombre pas dans l'oubli ?

R. P. : Je ne suis pas bien sûr que le simple voyageur qui écrit soit pertinent pour répondre à ce genre de questions... Cependant, on peut tenter de donner quelques éléments de réponse. Plus le monde se globalise, et plus il s'uniformise, c'est quasi-mécanique. Et plus on globalise, plus on cherche à sauver le patrimoine, et plus le patrimoine gonfle et s'étend. Et si l'on met nombre d'objets culturels à l'abri (ou à l'écart ?) dans les musées, le patrimoine architectural, lui, est ancré dans le territoire, au cœur de la vie des gens. C'est quoi, au fond, le patrimoine ? Est-ce une bannière d'identité qu'on agite comme un fétiche ? Ou bien est-ce que ce sont des racines qui vous aident à vivre aujourd'hui, c'est-à-dire des racines avec de la sève qui circule en vous, qui vous aide à grandir ? Et si c'est cela comme je le crois, on voit bien que c'est un rapport très intime qui doit s'instaurer avec les pierres, une capacité de dialogue avec elles et leur histoire, mais aussi avec les autres patrimoines, les autres peuples. En Arménie dans les villages, des vieilles gens sont toujours venues nous ouvrir la porte des églises. Et toutes



D.R.

en parlaient avec émotion, en étant - comment dire ? - « habitées » par le lieu. Je me suis demandé ensuite, dans la "modernité" d'Erevan, si cela durerait bien longtemps. Car la tentation est grande, là-bas comme ici, d'aller vers le grand show touristique-financier, tout dénué de sens, comme le risquent d'être demain Tatev et son téléphérique. Attirer les foules, sans donner aux gens des clefs de compréhension profonde, c'est réduire les sites à des images vite fanées et bientôt mortes. On aura fait, c'est vrai, des profits à court terme, mais on aura brisé la cohérence d'un lieu ou d'un territoire. Tout autant que la biodiversité, les cultures et les patrimoines peuvent se penser peut-être comme des écosystèmes, fragiles, complexes, interdépendants. Et les

Arméniens de la diaspora ont sans doute ici un rôle crucial à jouer. Ils ont su jusqu'à maintenant garder vivante leur culture, avec une énergie tout à fait admirable. Certains ont aussi contribué largement à la restauration des édifices. Mais les effets de globalisation exigent peut-être maintenant de faire vivre les pierres avec l'âme. L'âme - l'anima des Latins - c'est ce qui nous anime : donner à voir et à comprendre, faire frissonner ces pierres de paroles, de projets, d'échanges, les réinventer, les confronter aux cultures voisines... Et pourquoi pas - rêvons - les prendre comme vecteurs de réconciliation d'un bord et de l'autre de l'Akhourian et de l'Araxe ? ■

*Propos recueillis par
Denis Donikian*